



Nuit debout : une clairière dans Paris

« Des couples sortaient du restaurant indien au bas de la rue avec des rires qui appelaient la fête. Ils allaient sans doute danser. »

Yanik Haenel, *Les Renards Pâles*.

« Que voulez-vous, je m'entête affreusement à adorer la liberté libre. »

Rimbaud, *Correspondance*, novembre 1870.

La réforme des retraites programmée par Sarkozy en 2011 avait, elle aussi, on s'en souvient, suscité des manifestations de grande ampleur. Des observateurs avaient alors remarqué que toute cette foule n'était pas seulement dans la rue pour sauver son régime de retraite. Dans un monde où le passé, qui était en train de s'effacer, pesait de moins en moins sur le présent, et devant un futur de résignation et de

frustration, ce que cette vague populaire manifestait par-dessus tout, c'était son désarroi, sa vulnérabilité et même, pour qui voulait bien voir et entendre vraiment, un appel au secours. Je me souviens d'un édito de Philippe Sollers évoquant des visages de lycéens criant qu'ils voudraient vivre plutôt que survivre. Ce qui, du fond de cette France moisie et déprimée, n'exprimait pas précisément une volonté insurrectionnelle.

Si tous ces gens qui vivaient mal et n'ont rien obtenu étaient cependant disposés à tout supporter, c'est qu'on leur avait dit d'attendre, de ne pas abandonner la partie, et que le changement espéré allait peut-être, sait-on jamais, arriver avec l'élection présidentielle toute proche. Assez vite, cependant, les Français ont pu réaliser que Hollande mentait, qu'une escroquerie sans précédent était en train de se mettre en place, et que le mot d'ordre de campagne « le changement, c'est maintenant » n'était qu'un slogan de marketing, aussi inconséquent que le bla-bla publicitaire, que c'était une bulle de savon qui allait éclater au moment de la plus grande euphorie, le soir même de la victoire.

Après quatre années de promesses non tenues, la loi El Khomri mobilisait une fois encore une population très remontée. Une réforme qui augmentait les inégalités, fragilisait un peu plus les salariés, surexposait la jeunesse, renforçait les intérêts privés : c'en était trop ! Le calendrier produit parfois les effets d'un comique de répétition, car une fois encore se profilait à l'horizon une élection présidentielle. Mais qui a envie, aujourd'hui, d'attendre 2017 ? D'entendre toujours bafouiller la langue de bois de la 5ème République ? Il faut être aveugle et fou pour faire confiance à des élus empêtrés, cyniques, incompetents, qui n'ont prise sur rien, cèdent souvent sur tout, et se font prendre périodiquement à leurs propres pièges foireux. Qui peut encore croire à cette politique-là ? Elle est morte, et nombreux sont ceux qui en ont fait leur deuil, qui sont sortis de l'ornière pour regarder du dehors le système et son consortium.

Certes, il y a dans la rue des gens qui n'ont pas compris que les luttes traditionnelles étaient devenues inopérantes. D'autres que l'adversaire ne demandait pas mieux que d'avoir ses marginaux, qui restaient entre eux à se raconter des histoires subversives sans jamais apparaître dans l'espace public autrement que sur Internet

et les réseaux sociaux. Surtout, on ne pouvait ignorer qu'une majorité de gens avait la haine du savoir et souhaitait qu'on lui mente. Mais une injonction travaillait les esprits, elle créait l'émotion au sens de ce qui meut, qui met en mouvement. Elle opposait à la passion de l'ignorance qui semblait plomber pour longtemps le xx^e siècle le mouvement contraire des passions affirmatives. Il devenait de moins en moins acceptable de laisser le monde entre les mains de ceux qui se contentent de le faire tourner comme il est. Qui se chargent d'occuper les cerveaux, d'assécher les neurones, de faire diversion en changeant tout pour ne rien changer. Plus personne n'était dupe, mais les non-dupes errent, et ça ne pouvait pas continuer. Il fallait commencer, avoir le courage de commencer quelque chose. Kracauer, dans un texte sur Kafka, parle de la révolution comme d'un instant décisif permanent. Rien n'était encore arrivé, mais le point de rupture était peut-être proche. On a entendu du côté de la place de la République, cette phrase : « On est peut-être en train de faire quelque chose ». Car le changement, en effet, c'était maintenant. "Now" comme une caresse. "Jetzt" comme un fouet qui claque. La police sera en face, mais rien ne rentrera plus dans l'ordre.

Un personnage, Frédéric Lordon, était en train de se faire un nom. Économiste « atterré », philosophe, professeur d'université, auteur d'une pièce de théâtre, ses étudiants l'ont mis en position de maître à penser, de sujet supposé savoir... et de *rock star*. Comme personne, il a senti ce qu'il y avait de décisif dans l'instant de bascule, qui allait provisoirement périmer les manifs à l'ancienne – ces lents cortèges et leurs parcours encadrés – et amener l'étrange occupation, à la fois préméditée et spontanée, des places. L'homme sait mélanger radicalité et humour, et son œuvre, elle, ne se lit pas facilement. Bizarrement, sa pièce est écrite en alexandrins, le rythme de l'ancienne rhétorique, des élites finissantes et de la France profonde, accros à *Cyrano de Bergerac*, ultime avatar du théâtre en vers.

Mais Frédéric Lordon échappe à tous les programmes. Avec lui, le xx^e siècle peut s'ouvrir, il a trouvé un penseur, un philosophe engagé, un économiste, un sociologue, bref, un homme « augmenté ». J'ai applaudi sa manière d'évaluer les luttes. Il avait déclaré qu'elles étaient désormais affirmatives, et non revendicatives. Car revendiquer, c'était s'adresser à des supérieurs, à l'État, à des dirigeants, des

décideurs, des patrons, des « puissances tutélaires aimables », et que procéder ainsi, c'était déjà être soumis.

Rimbaud cherchait le lieu et la formule. On avait le lieu. Il avait été trouvé un 23 février, dans l'effervescence d'un café en face de la Bourse du travail, près de la place de la République. Les conspirateurs étaient des militants expérimentés, des figures du mouvement social, des éléments de l'équipe du journal alternatif *Fakir*. Avec le lieu est venue la formule. Je l'écris avec émotion, car elle m'a bouleversé : « On vaut mieux que ça ». Immédiatement j'ai pensé à Lautréamont : « Je suis fils de l'homme et de la femme, d'après ce qu'on m'a dit. Ça m'étonne. Je croyais être davantage. »

J'avais noté récemment dans mon carnet à spirales une phrase du démographe Emmanuel Todd : « Le suffrage universel devient un mode d'oppression des jeunes par les vieux ». Par association, Todd étant, je crois, le petit-fils de Paul Nizan, j'avais aussi fait remonter du passé ces quelques mots tirés d'*Aden Arabie* : « J'avais 20 ans et ne laisserai personne dire que c'est le plus bel âge de la vie ». Nizan avait trouvé la mort au combat, près de Dunkerque, en juin 1940. Et je reçois 5 sur 5 le message d'un Vincent Macaigne, jeune artiste, metteur en scène et comédien, qui se dit obsédé par l'idée d'une « jeunesse tuée dans l'œuf, morte, qu'on a empêché d'être folle, révoltée, excentrique ». Macaigne explique qu'il fait des spectacles « à l'arraché, pour se réinventer, se renforcer ». Comme récemment avec son *Don Juan et Sganarelle* : « Quoi ? Tu veux qu'on soit morts ? Tous les pères voudraient vivre plus longtemps que les fils. »

Ceux qui parlementent chaque soir place de la République sont souvent jeunes, familiers des modes d'expression les plus divers. Certains sont organisés, liés à des mouvements alternatifs, à la gauche radicale. D'autres, dont beaucoup d'intellos précaires, se veulent en dehors des programmes d'appartenance et d'adhésion sociale. Chaque individu, ici, est un réfractaire à sa façon, un révolté dans un monde de dupes, une singularité en opposition avec le temps social officiel, bref quelqu'un d'intransigeant qui essaye de se frayer un chemin de vie, de trouver l'ouverture. De renaître avec de nouveaux liens, des mots nouveaux.

Avec un sens aigu des situations, un autre penseur pour le nouveau siècle, Julien Coupat, qui avait été détenu par Aliot-Marie à la Santé pour « terrorisme », a sorti ces jours-ci quelques phrases de Kafka : « Un monde de mensonges ne peut être détruit par la vérité, seulement par un monde de vérité. » Plus vraisemblablement – ajoute Coupat – par des mondes de vérité, en vue de former, à partir de rencontres, de complicités, « un tissu humain assez riche et sûr de lui pour rendre obscène la bêtise régnante, et risible tout ce qui se raconte dans la sphère publique... »

L'hypothèse d'un face à face comme celui qui opposait autrefois deux classes sociales, deux blocs socio-politiques ne tient plus la route aujourd'hui. L'adversaire est anonyme, virtuel, fluide. Il étend sa présence à tous les endroits et dans un même instant, mais il est impossible de l'identifier. Il a été défini on ne peut plus clairement par l'inoubliable discours du Bourget, le sommet de la campagne présidentielle menée par Hollande. Le candidat – c'est dans toutes les mémoires – avait, par sa véhémence, sa voix éraillée d'orateur qui ne se ménage plus, et la qualité existentielle de sa prestation, subjugué le peuple de gauche qui accueillait, dans une ambiance de ferveur et de folie, un texte digne de figurer dans les manuels d'instruction civique de la République : « " [...] mon véritable adversaire, il n'a pas de nom, pas de visage, pas de parti. Il ne présentera jamais de candidature, il ne sera donc jamais élu, et pourtant il gouverne. Cet adversaire, c'est le monde de la finance. Sous nos yeux, en vingt ans, la finance a pris le contrôle de l'économie, de la société, et même de nos vies. Désormais il est possible, en une fraction de secondes, de déplacer des sommes d'argent vertigineuses, de menacer des États. »

On peut traiter Hollande, ses ministres, les responsables politiques d'imposteurs, et les patrons, les dirigeants, les financiers d'escrocs, de mafieux, de guignols. Mais rien ne nous empêche de reconvertir un slogan de marketing en mot d'ordre politique. De réanimer les mots, de réhabiliter le vocabulaire. De faire parler pour de vrai le discours du Bourget. La situation est favorable : le nombre des pauvres, des perdants de la mondialisation ne cesse de croître. Ceux qui tiennent le pays sont de plus en plus détestés. Ils surveillent et contrôlent, mais leur perte semble acquise. La police réprimera, les manifestants seront arrêtés, mais « rien ne rentrera dans l'ordre ». Pour le collectif à l'initiative de Nuit Debout, il était évident que le temps avait changé de nature. Il ne passait plus, il surgissait.

« Il se pourrait, comme on dit au jeu de cartes, que nous ayons une main. » Je suis en train de recopier cette phrase de dimanche de Pentecôte – un 15 mai – après avoir lu les lignes que voici dans Saint Jean : « Voici que moi je vais faire du neuf qui déjà bourgeoise, ne le reconnaissez-vous pas ? » Et je date ces lignes selon le nouveau calendrier : ce 75 mars. Oui, l'histoire est à nouveau là... Et se pose la question du rapport de force, de la collision avec le pouvoir et ses forces de l'ordre hypertrophiées.

L'objectif des conspirateurs du 23 février, hostiles depuis toujours au néolibéralisme mondialisé, est clairement de changer les formes de la politique. Ces militants, très connus à Paris et dans la grande couronne, avaient commencé, dit-on, par s'inscrire dans la longue durée, pour travailler, dans une sorte d'intelligence avec le temps historique, à la réécriture de la Constitution en vue de l'avènement d'une 6ème République. On sait aussi que la question de la délibération, de la traversée des illusions de la démocratie de marché est centrale pour eux. Pour ma part, je trouve décisive la réflexion menée par certains sur le renouvellement des techniques qui consistent, pour donner le change, à aménager la liberté humaine sur fond d'un asservissement généralisé, d'autant plus efficace qu'il est discret.

La revendication a ses codes : la rue, le rapport de force, la grève générale. Quel Français n'a pas connu ce mélange de jubilation et d'inquiétude, ce flottement dans l'air, quand tout s'interrompt, que le carrousel ne tourne plus, que le pays remue et gronde dans ces profondeurs, et que chaque camp compte ses troupes ?

J'aime parler des « actifs ». Le mot est parfois utilisé dans les centrales nucléaires. Il désigne ceux qui s'exposent aux rayons radioactifs en les manipulant. Ils sont en première ligne. On les distingue des « stratifs », ceux qui administrent et gèrent la centrale.

Les actifs, aujourd'hui – au sens large – sont de plus en plus nombreux. Des jeunes surtout, disponibles, qui bougent, rêvent, ont envie d'aller vers l'Europe, la francophonie, le numérique, la littérature. Ils cherchent à comprendre leur propre existence, à savoir ce qu'il en est de leur désir, ce désir des jeunes, que le capital a

intercepté. Et ils ont un énorme besoin d'avenir, un avenir qui n'a rien à voir avec la science-fiction. Ce sont les actifs qui occupent les places au cœur de la Cité, qui sont à l'initiative des multiples réunions informelles dans les cafés, les bars, les restos, les apparts, qui font vivre les réseaux et captent la bienveillance des français connectés. Ce sont eux qui font exister et qui existent à travers Nuit Debout.

Mais attention : les jeunes qui investissent la place de la République se démarquent de la jeunesse des classes montantes, des bobos qu'on rencontre, la nuit tombante, du côté du Bataclan, sur les terrasses comme celle du Petit Carillon. Cette jeunesse-là illustre un art de vivre « à la française » qui se confond avec un hédonisme aujourd'hui mondialisé. C'est à eux qu'Emmanuel Macron offre son nouveau projet : donner envie aux jeunes de devenir milliardaires.

À force de penser à cette jeunesse qui se reconnaît dans Nuit Debout, me sont revenus en mémoire, comme par miracle, quelques alexandrins d'Agrippa d'Aubigné que je croyais avoir oubliés : « Je n'ai pas pour l'argent ces amours vigoureuses, qui font les coffres pleins et les banques heureuses. » Ce que ces jeunes gens ont en commun, en effet, c'est de dire non à un monde qui tend à s'imposer, fort bien décrit dans des séries très suivies comme *Games of Thrones*, un monde faux, truqué, cynique, froid, hanté par une idée fixe : le fric ! Et pris en main par de « hautes crapules », qui profitent de la docilité du troupeau, de son arriération, de sa bêtise, pour le maintenir dans la misère, en lui faisant gober, pour sa plus grande satisfaction, n'importe quel mensonge.

Nuit Debout laisse beaucoup de monde indifférent. Le mouvement a ses adversaires, conservateurs, réacs, vermoulus ou simplement désabusés, tristes, revenus de tout. Parmi les esprits critiques, certains affichent leur scepticisme avec violence. J'ai repéré quelques intellectuels médiatiques talentueux, omniprésents, mais dont les choix artistiques et littéraires révèlent un mauvais goût que rien n'excuse. Ils font partie de ces sortes de gens qui n'ont retenu du xx^e siècle que ses désastres.

Avant ce 31 mars où ont été trouvés le lieu et la formule, Nuit Debout avait sa place en moi. Aujourd'hui, en France, elle est le fait d'une minorité. Mais l'objectif n'est pas d'être nombreux et d'être ensemble. Comme l'écrivait Voltaire : « Douze, ça

suffirait ». Par ailleurs, le mouvement n'est ni homogène ni cohérent. Les actifs n'ont pas tous le même logiciel. Ces contradictions sont nombreuses qui les divisent. Mais leurs motivations permettent néanmoins de dégager deux logiques qui font de Nuit Debout un *work in progress* sans rivages, aventureux et risqué. Ainsi sont entrés en scène des militants convaincus qu'une réelle alternative, politique, sociale, environnementale est possible. Ils sont dans une logique de construction, d'organisation. Envisagent-ils sérieusement, après la chute du Mur de Berlin, celle de la finance ? Quand une époque connaît une mutation d'une telle profondeur, des surprises sont possibles, comme l'émergence de ces héros d'un nouveau genre, les lanceurs d'alerte, les éclaireurs qui montrent le chemin.

En même temps, Nuit Debout a ouvert la voie à ces jeunes qui constatent qu'on ne les aide pas, qu'on ne les reconnaît pas, qu'on dispose d'eux, qu'ils n'ont prise sur rien. Mais qui ont aussi le sentiment que s'engager n'était plus le sujet, que poursuivre un objectif, se soumettre à un programme n'allait pas changer leur vie, qu'on n'avait jamais le dernier mot. J'ai entendu Jean Luc Nancy dire : « Nous sommes dans une période de suspens », et sonder à nouveau l'expression « Que faire ? ». Même Alain Badiou, sidéré par ce qu'avait d'insaisissable la phase de transition qui nous emporte, qui multiplie les identités numériques et ne maîtrise plus le temps, avait choisi l'observation plutôt que l'action. Nancy et Badiou, alertés par Nuit Debout, ont-ils appris quelque chose de ces nouveaux actifs, qui ne sont ni militants ni activistes et qui, la tête haute, estiment être un peu plus que des manifestants ? De plus en plus de jeunes trouvent le courage d'apparaître sur la place publique, de s'exprimer, de s'exposer, de créer de nouveaux liens. Ils reprennent vie et retrouvent le rythme, la pulsation, la « vib » du français vivant. Pour eux, « faire » est indissociable d'« exister ».

Dès ses débuts, Nuit Debout s'est éloignée du scénario revendicatif, et s'est voulue affirmative, déclarative. En même temps que le lieu a été trouvé la formule : « On vaut mieux que ça ! » Comment entendre ces mots ? C'est toute une histoire...

À suivre...